

LA MORT AU COMBAT

Les thèmes de notre *Casoar* se suivent, mais ne se ressemblent pas forcément : en effet, après le sens de l'humour du dernier numéro, le sujet qui est proposé aujourd'hui est celui de la mort. Et pourtant, qui pourrait contester que ces deux thèmes, aussi opposés soient-ils, concernent de près la vie de tout saint-cyrien, comme celle de tout soldat.

Sans être contraint de reprendre à notre compte le poème d'Alan Seeger : « J'ai rendez-vous avec la mort », on ne peut embrasser la carrière militaire sans avoir réfléchi à cette dimension, inséparable du métier de soldat pour trois raisons fondamentales : tout soldat sait qu'étant engagé en opération, il peut risquer sa propre vie, et la mort du chef de bataillon Frison-Roche, dernier saint-cyrien à être mort pour la France, en novembre 2019, le rappelle ; de plus, étant saint-cyrien et donc appelé à commander des soldats au combat, chaque officier doit être conscient qu'à travers les ordres donnés et exécutés, plus particulièrement en opérations extérieures, c'est la vie même de ses propres soldats qui sera en jeu. Et enfin, comme le rappelle la devise de notre école : « *Ils s'instruisent pour vaincre* », il s'agit au combat de prendre avant tout l'ascendant sur l'adversaire, et vaincre son ennemi peut nous amener à le tuer, comme récemment les forces spéciales françaises à l'égard d'Abdelmalek Droukdal dans la BSS.

Mais, au cours du XX^e siècle, le monde a beaucoup évolué, et ce qui pouvait paraître presque normal, voici cent ans, devient aujourd'hui une anomalie, si bien que le sujet de la mort est devenu paradoxal à plus d'un titre, même pour un soldat.

Le concept même de la mort a beaucoup évolué dans les sociétés occidentales au cours du siècle passé ; il ne s'agit surtout pas de regretter ce temps révolu, mais de le constater, ne serait-ce que par les chiffres : rappelons-nous la Grande Guerre avec ses 1 000 morts par jour sans discontinuité durant quatre années, soit au total 1 400 000 morts au cours des combats et des suites de leurs blessures. La campagne de France en 1940 a vu un nombre quotidien de morts presque doublé par rapport à la Grande Guerre, puisque cette *Étrange défaite* a coûté au pays quelque 100 000 morts. Plus tard, lors de la guerre d'Algérie, qui n'est pas si éloignée de notre époque, la France a perdu en moyenne dix soldats chaque jour, pendant presque sept ans. Bien sûr, chaque famille était touchée par ses propres disparus, mais l'opinion publique a relativement encaissé ces pertes, surtout si on les compare avec l'émotion suscitée dans le pays après la mort de nos dix soldats dans la vallée d'Uzbin en 2008 et celle des treize morts accidentellement dans le Liptako en novembre dernier. Ainsi, nous vivons aujourd'hui dans une société qui accepte de moins en moins les pertes en opérations, à tel point que nos alliés américains avaient même développé, voici quelques années, le concept du



« zéro mort », concept qui n'a d'ailleurs pas résisté à la réalité de la guerre. On peut parfois se demander s'il existe des causes qui valent la peine de sacrifier sa propre vie pour les défendre. Mais - et c'est aussi l'un des nombreux paradoxes de notre société, qui, d'une part, a du mal - et c'est normal - à accepter des morts au combat, comme d'ailleurs, elle a du mal à accepter la mort et toute mort, mais qui, d'autre part, encaisse dans une indifférence quasi-générale les dix morts à déplorer quotidiennement sur les routes de France.

Mais ce paradoxe concerne aussi notre propre armée. En effet, qui d'entre nous, en Corniche, à Saint-Cyr ou ailleurs, dans l'exaltation d'une vocation naissante, n'a pas chanté ou récité ces vers de Péguy, devenus célèbres :

*« Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle.
Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts sur un dernier haut lieu,
Parmi tout l'appareil des grandes funérailles. »*

Mais si Péguy, peu avant la Grande Guerre, magnifiait ainsi la mort au combat, il ne savait pas qu'elle lui donnerait rendez-vous dès septembre 1914. Mais avec les premières opérations extérieures, l'expérience nous apprend peu à peu à voir la mort en face, car elle devient alors une réalité : sèche, brutale, violente, révoltante, elle fauche sans prévenir, frappe sans égard, meurtrit à tout jamais, mais reste intrinsèquement liée au métier de soldat. L'expérience récente montre que même les frères d'armes ont du mal à encaisser la disparition d'un de leurs compagnons, même

si la réalité reprend le dessus, le combat se poursuit et la vie continue. Et puis, l'ultime aspect est la mort du soldat subie par sa famille de sang, certainement la plus difficile à supporter et vécue dans l'intimité, loin des opérations, des médias, et des curieux, dans le silence impressionnant de la cour d'honneur des Invalides. Et pour mesurer la réalité de toute disparition, il faut avoir vu et vécu ce moment terrible, quand le cauchemar que vit la famille depuis l'annonce du décès, devient réalité avec l'arrivée du cercueil et de la dépouille mortelle, au son du tambour et en présence du CEMAT dans ce lieu sublime : le père qui essaie, tant bien que mal, de garder sa dignité par égard pour son fils ; la mère effondrée, qui serait prête à se sacrifier si elle pouvait simplement redonner vie à celui qu'elle a porté en son sein ; les grands-parents, qui se demandent ce qu'ils font encore sur terre, alors que leur petit-fils est parti en pleine jeunesse ; les enfants esseulés, qui surprennent toujours par leur regard sur la vie et la mort ; et puis l'épouse ou la compagne, au bord du gouffre, du néant ou de l'absurde.

Et puis, avec l'évolution des techniques, des armements et des tactiques, le fait de donner la mort évolue également et n'est pas absent de paradoxes : pendant des siècles, on pouvait parler de partage des risques entre adversaires, où tout soldat qui risquait sa vie, pouvait, ou devait, neutraliser ou tuer son ennemi, ne serait-ce que pour sauver la sienne. Or, grâce aux performances des armes modernes, cet équilibre devient lui aussi asymétrique, car la destruction de

l'adversaire tend à devenir un acte où la technique prend le pas sur le risque : l'une des dernières opérations conduites par l'armée française avec ses alliés anglais et américains, l'opération « Hamilton » contre la Syrie, a vu l'engagement des *Rafale* qui tirèrent des missiles SCALP et les FREMM, qui lancèrent leurs missiles de croisière navals (MDCN), à plusieurs centaines de kilomètres des objectifs fixés. Et actuellement, les drones *REAPER* dans la BSS peuvent prendre à partie des objectifs situés à plus d'un millier de kilomètres du pilote. Inversement, nos adversaires pouvant difficilement atteindre nos armées ont recours à des actes terroristes, notamment contre des civils, à tel point que les populations deviennent désormais les premières victimes de la plupart des conflits.

Or, notre société essaie de nous faire oublier la mort, alors qu'elle reste la seule certitude commune à tout être humain. Pour cette raison, il est essentiel qu'au sein des armées, on continue de faciliter, notamment en opérations, la présence de nos aumôniers, pour permettre à ceux qui croient au Ciel, comme à ceux qui n'y croient pas, qu'il existe « autre chose » après la mort. Mais ce sera l'objet d'un prochain dossier du *Casoar*.

**Le général d'armée (2s) Bruno Dary
président de La Saint-Cyrienne**

Dary



24 juin 2020, cérémonie de remise de la fourragère de l'Ordre de la Libération au 2^e bataillon, promotion « Compagnons de la Libération »